

2

L'espace entre les mots et les choses : mémoire historique et culture matérielle à Gorée (Sénégal)

Ibrahima Thiaw

Introduction

L'importance historique de l'île de Gorée et le rôle de la Maison des esclaves dans la traite des Noirs a suscité récemment beaucoup de controverses. Gorée est un forum où la mémoire de l'expérience atlantique est intrinsèquement liée au développement du tourisme international, à l'inscription de l'île sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO, à la production de discours historiques savants et de narrations populaires sur la traite des esclaves. Chacune de ces perspectives dispose de ses propres stratégies mercatiques, de sa propre littérature et de son public. Le débat est essentiellement axé sur la question de l'esclavage, mais les termes sont trop généraux, peints en noir et blanc et imbus de considérations politico-idéologiques (Curtin 1969 ; Roux 1996 ; Samb 1997).

Les identités multiples qui produisent, revendiquent ou contestent l'histoire de Gorée et de la Maison des esclaves le font à partir d'expériences et de souvenirs mémoriels filtrés par un jeu complexe de rapports de forces et de négociations au cours des cinq derniers siècles. Ainsi, les différentes positions, qui s'affrontent aujourd'hui, relèvent plus de préoccupations identitaires et de nouveaux rapports de force dans le présent que d'une expérience historique vécue. Il est évident que ce que Gorée représente actuellement pour les tour-operators diffère de ce qu'elle fut pour les populations africaines, européennes et américaines au cours des cinq derniers siècles.

En dépit des débats idéologiques passionnés, Gorée reste un important « lieu de mémoire » (Nora 1984) et un puissant repère symbolique pour les Africains, la diaspora afro-américaine issue du commerce atlantique, et les nations européennes

présentes sur les côtes sénégalaises à partir du XV^e siècle. Cependant, il est à constater que la construction d'une mémoire historique goréenne reste essentiellement basée sur le langage, c'est-à-dire sur ce que les gens ont dit ou écrit à propos de ce qu'ils ou les autres ont fait. À Gorée, comme partout ailleurs, l'histoire est intensément négociée dans le présent et on est parfois mal à l'aise avec ces constructions érigeant l'histoire en connaissance fondamentale en dehors des relations de pouvoir (Foucault 1980:131 ; Stahl 2001 ; Cohen et Odhiambo 1989).

Le débat sur Gorée est dominé par des soucis de quantification, c'est-à-dire par les statistiques sur le nombre d'esclaves de transit ou sur le rôle et la signification de la Maison des esclaves. En dépit de certaines limites qui leur sont inhérentes, les sources documentaires sont plus appropriées que l'archéologie pour une évaluation du nombre d'esclaves ayant transité dans l'île (Thiaw 2003). Mais on ne peut réduire l'analyse de l'impact atlantique à une appréciation du nombre d'esclaves de transit. On ne peut pas non plus comprendre l'histoire de l'île en se focalisant sur la Maison des esclaves, au détriment des autres établissements.

L'expansion du système atlantique est corollaire à une forte mobilité des personnes et de la culture matérielle, au développement de nouveaux réseaux d'échanges, à la redéfinition des identités et des rapports de force. Ces processus complexes ont laissé des traces matérielles qui nous informent sur différents aspects des relations, des comportements et des modes d'interaction entre les divers acteurs. Le passé n'est pas seulement accessible à travers le langage. Il peut l'être aussi à travers les traces matérielles, qui sont des témoins tangibles de l'expérience vécue (Hall 1992). La matérialité de ces processus sociohistoriques fait que toute fiction ou narration ne peut être admise comme production historique véritable (Trouillot 1995).

Cette analyse s'intéresse à la production d'une mémoire historique à Gorée en rapport avec les relations de pouvoir pour comprendre les mentions (les fictions) et les silences qui habitent le discours historique. « L'espace entre les mots et les choses » est un site où le discours historique est confronté à la réalité matérielle pour évaluer leurs potentialités et limites respectives (Hall 1999).

Histoire et mémoire à Gorée

Aujourd'hui, Gorée symbolise pour beaucoup d'Africains et d'Africains-Américains les souffrances de la race noire soumise à l'esclavage et dont les cicatrices sont encore visibles sous différentes formes matérielles, notamment architecturale (la Maison des esclaves et sa Porte du voyage sans retour). Comme en témoigne le cri du cœur du poète-président, Léopold S. Senghor, Gorée et ses monuments historiques

rappellent à la conscience humaine le plus grand génocide de l'histoire que fut la Traite des Nègres. Mais aussi de souligner que l'humanité noire a pardonné en invitant les autres humanités à coopérer avec elle pour bâtir ensemble une civilisation de symbiose : une civilisation pan-humaine (Senghor, in J. Delcourt 1982:XI).

Il s'agit en réalité d'un sermon prêchant le pardon et la réconciliation pour bâtir une société pan-humaine au sens global du terme. Ce discours campe le débat sur des dichotomies raciales, tout en se positionnant idéologiquement en faveur de la

dimension globale plutôt que locale de la traite négrière. Le pardon et la réconciliation ne sont envisagés qu'à l'échelle interraciale, une manière de passer sous silence les initiatives et contradictions locales à l'intérieur de la société goréenne et africaine.

Ce culte de l'innocence est caractéristique du discours africaniste né dans le contexte de crise des indépendances marqué par la redéfinition des identités noires et le développement accéléré de l'économie mondiale de marché. Ces porteurs qu'étaient les premières élites intellectuelles sénégalaises, tout en articulant un discours fondamentalement nationaliste et identitaire, ont reproduit les procédures d'exclusion qu'elles reprochaient à l'administration coloniale. L'influence des paradigmes globaux comme la Négritude, le Panafricanisme et le Socialisme, en aidant à articuler un discours libérateur, a brouillé en même temps les repères et les champs symboliques locaux. La continuité d'avec le gouvernement impérial est apparue à travers le mimétisme de ces premières élites intellectuelles africaines qui ont voulu détruire « la maison du maître avec les outils du maître » (Wylie 1995). Par conséquent, elles ont renforcé les fondements méthodologiques et théoriques de la « science coloniale » (Thiaw 1999).

Gorée et ses sans-voix

La construction d'une mémoire historique goréenne reflète-t-elle le discours d'une élite intellectuelle locale qui s'accommode du tourisme international, y compris celui des pèlerins de la diaspora afro-américaine ? En tous les cas, elle reste muselée en ce qui concerne les groupes locaux marginalisés, notamment les esclaves domestiques et les femmes dont l'expérience historique est passée sous silence.

Ce silence est particulièrement intrigant si l'on sait qu'à l'apogée de la traite des Noirs, du XVIIIe siècle à la fin de la première moitié du XIXe siècle, la grande majorité de la population de l'île était constituée d'esclaves domestiques ou esclaves de case. Parmi ceux-ci, les femmes représentaient le gros du bataillon, jusqu'à 75% de la population (Knight-Baylac 1970 ; Searing 1993). Au milieu du XVIIIe siècle, Gorée comptait 257 âmes dont 60 Européens, 131 captifs de case et 66 habitants mulâtres et noirs (Becker et Martin 1980). En 1785, l'île avait une population de 1044 esclaves domestiques sur un total de 1840 habitants (Golbéry 1802). Plus tard, en 1832, le nombre d'esclaves domestiques était de 4362 contre 902 Noirs ou mulâtres au statut libre et 158 Européens (d'Anfreville de la Salle, in Seck 1970). En 1842, la population goréenne comprenait 48 Européens, 1 070 indigènes libres, 152 engagés à temps et 3 713 captifs (Gaffiot 1933).

En dépit de ces informations historiques, le seul groupe de femmes qui ait droit de cité dans les reconstructions actuelles est la catégorie des *signares*, qui bénéficiaient de beaucoup de privilèges eu égard à leur association avec les Européens. En général, les esclaves domestiques étaient la propriété de ces *signares* et des autres *habitants* constitués par les métis et les Noirs libres. Les *signares* et les *habitants* tiraient l'essentiel de leur fortune moins de la vente que de la location de leurs esclaves aux Européens comme ouvriers, soldats et domestiques (Becker et Martin 1980 ; Boilat 1984 ; Curtin 1975 ; Searing 1993 ; Toupet 1957).

Le silence autour de l'esclavage domestique fait qu'aujourd'hui les descendants de ces captifs restent des « sans-voix » dans le discours historique officiel. Ainsi, on en sait très peu sur l'expérience vécue et le sort de ces captifs dont certains de leurs descendants sont encore désignés à mots couverts, dans les commémorations, comme esclaves de fait (Klein 1989).

Un examen critique du discours historique goréen révèle une ambiguïté qui découle des rapports de force passés et présents et des processus complexes de négociation de l'histoire dans le présent. Par exemple, on sait que deux types d'architecture ont historiquement cohabité à Gorée : une en dur, considérée comme européenne et supérieure, et l'autre, non dur (en banco ou en paille) et africaine. L'architecture goréenne, perçue aujourd'hui comme une attraction touristique et relevant de l'héritage colonial, cache les tensions entre ces deux types d'architecture et les identités qui en sont porteuses. La survie et la préservation de l'une aux dépens de l'autre renvoient à ces rapports de force et à ce que l'on peut qualifier de guerre des mémoires, qui fait aujourd'hui rage dans l'île. Il reste cependant évident que même l'architecture dite coloniale porte les signatures du savoir-faire africain, non pas parce qu'une bonne partie des matériaux était d'origine locale, mais fondamentalement parce que les artisans étaient Africains, et des esclaves en particulier (Hinchman 2006, 2000). Certains de ces sites historiques opèrent aujourd'hui comme musées et sont des lieux de production d'histoire.

La Maison des esclaves

Le plus bel exemple des rapports entre monuments historiques et la production mémorielle à Gorée est la Maison des esclaves. Témoin matériel de l'histoire des interactions afro-européennes dans le cadre du commerce atlantique, ce site a maintenant une renommée internationale, constituant ainsi le principal foyer de production historique dans l'île.

Si la Maison Diogoye de Joal a appartenu à un individu, qui portait ce même nom, en l'occurrence le père du président Léopold Sédar Senghor, on peut affirmer qu'il y a une concordance entre les faits et le discours historique. Dans la même logique, on pourrait dire aussi que la Maison des esclaves de Gorée appartenait à ceux-ci. Mais il n'en est rien, car elle fut construite entre 1780 et 1784. Cette maison était de fait, du moins historiquement, la propriété d'un certain Nicolas Pépin, un métis goréen, frère de la riche *signare* Anne Pépin (Cariou 1966:166-7).

Fils d'une riche *signare* du nom de Catherine Baudet, Nicolas Pépin a dû hériter de celle-ci le terrain qui abrite aujourd'hui la Maison des esclaves. Un recensement de la population de l'île de 1767 avait révélé l'existence de 32 esclaves domestiques appartenant à Catherine Baudet. Ce qui laisse croire que ses enfants, notamment Nicolas Pépin, en avaient hérité une partie en plus du lot de terrain (ANS, 3G2/123, 1767). A la mort de Nicolas, c'est sa fille Anacolas qui hérite de la maison. Mais selon Cariou, celle-ci dut, pour des raisons de mariage, rejoindre son mari à Saint-Louis et louer vers 1817 la maison au gouvernement colonial qui l'utilisa pour les besoins de l'office divin (Cariou 1966:168).

Dans le discours historique sur la Maison des esclaves, le nom de son propriétaire, Nicolas Pépin, est brièvement ou pas évoqué. L'accent est surtout mis sur les esclaves de transit destinés aux plantations d'Amérique. Il y a aussi un silence total quant aux autres occupants de la maison, notamment les esclaves domestiques. Un examen de ce discours laisse croire qu'une telle construction a des fondements économiques plutôt qu'historiques puisqu'elle vise à s'attirer les pèlerins de la diaspora afro-américaine particulièrement sensibles aux traumatismes de la traite transatlantique. A cette sensibilité s'ajoute une meilleure assise économique de la diaspora noire américaine, au moment où les descendants des anciens esclaves domestiques de Gorée préfèrent garder l'anonymat au lieu d'afficher un attachement à cette Maison, à cette île ou à une condition servile qu'on leur impute encore dans le présent.

Le Castel

Dans le même ordre d'idées, au temps des colons hollandais, le Castel (Kasteel), ou citadelle, désignait le fort sis dans la colline située au sud de l'île de Gorée. Aujourd'hui, ce nom accolé au prénom local de Coumba désigne à la fois le génie protecteur de Gorée et le nom d'une chaloupe qui assure la traversée entre l'île et Dakar. L'exemple de Coumba Castel est une parfaite illustration de la profonde interpénétration des cultures africaine et européenne à Gorée. Les processus globaux sont appropriés et incorporés dans les répertoires symboliques locaux. Mais avec le développement du tourisme international, le Castel et l'architecture goréenne en général ne sont vus que sous l'angle des influences européennes. Aussi, sont-ils vidés de leur caractère polysémique pour ne refléter que les sentiments européens de gloire historique.

Les signares : entre imaginaire et réalité

Le plus bel exemple des ambiguïtés de la mémoire historique à Gorée est le restaurant qui porte le nom d'Anne Sabran. Pour beaucoup de Goréens, Anne Sabran était la femme du Chevalier de Boufflers, qui fut gouverneur de l'île entre 1785 et 1787. C'est aussi le nom d'un hôtel restaurant de la place. Dans les sources écrites, l'histoire d'Anne Sabran le restaurant résulte d'une manipulation historique, qui implique trois personnages : la *signare* Anne Pépin, la comtesse Eléonore de Sabran et le Chevalier de Boufflers (Hinchman 2000).

Anne Pépin était mariée au Chevalier de Boufflers « selon la mode du pays », mais était peut-être considérée comme sa maîtresse par les Européens contemporains. Ainsi, la relation du Chevalier de Boufflers avec Anne Pépin était adultérine pour ces derniers alors qu'elle était légitime aux yeux des Africains. Boufflers lui-même écrivait le 17 février 1788 au maréchal de Castrie : « Il faut prévenir les unions mixtes et le mélange des couleurs ». La comtesse Eléonore de Sabran était fiancée, puis épouse du Chevalier de Boufflers. Comme l'évoquent des correspondances avec le Chevalier, Madame de Sabran avait de curieux principes pour vivre la séparation d'avec son prince charmant : « Sois constant tout au moins si tu ne m'es fidèle : pense à moi souvent dans les bras de ta belle » (Cariou 1966:172). Le Chevalier

de Boufflers, qui était gouverneur, poète mais aussi « coureur de femme », dans un de ses poèmes traduit ses états d'âme :

...Je regrette vingt bons chevaux
 Qu'en courant par monts et par vaux
 J'ai, comme moi, crevés pour les belles (Cariou 1966:50).

En identifiant Anne Pépin et la comtesse Eléonore de Sabran comme un seul personnage, on légitime leurs unions respectives avec le Chevalier de Boufflers. En même temps, la relation adultérine du gouverneur est passée sous silence et il garde ainsi aux yeux de l'histoire toute la dignité et la noblesse que lui conférait son statut chevaleresque.

A l'instar de nombreuses autres *signares* de l'île, Anne Pépin était particulièrement riche, possédant de nombreuses maisons et des esclaves domestiques qui constituaient l'essentiel de son capital économique (Brooks 1976 ; Hinchman 2000 ; Knight-Baylac 1977, 1970 ; Searing 1993). Les *signares* sont célébrées par la mémoire locale goréenne en raison de leur prestige social et de leur puissance économique, mais aussi pour leur beauté et leur vertu (Boilat 1984). Leur influence aurait déteint sur les canons féminins de la modernité sénégalaise. Leur teint clair, leurs costumes ou *mboubes*, et leurs bijoux sont ainsi devenus des signes de prestige et d'aisance. Quoique les *signares* ne fussent pas toujours nécessairement des métisses au sens biologique du terme, il est certain qu'elles l'étaient au sens culturel.

En plus de leur costume ou *mboube* que Boilat (1984) qualifie de traditionnel, les *signares* logeaient, d'après cet auteur, dans des maisons en dur semblables à celles occupées par les Européens. Elles formaient des associations qu'on appelait *mbotaye* en wolof, lesquelles étaient organisées en fonction de critères comme la classe d'âge, le statut social et le quartier. Leurs associations rappellent à bien des égards les groupements de femmes portant le même nom dans le Sénégal contemporain. Lors de leurs rencontres, les *signares* préféraient manger en groupes autour d'un bol placé sur une natte, et avec des cuillères (Boilat 1984).

Beaucoup de *signares* se déclaraient chrétiennes, mais certains de leurs comportements étaient profondément ancrés dans les croyances du terroir. Aussi, sollicitaient-elles au besoin les services des marabouts musulmans ou autres fétichistes (Diouf 1997). C'est à cause de leur profond ancrage culturel dans les valeurs africaines que Boilat (1984) les considère comme d'imparfaites assimilées par opposition aux métis. Ces derniers n'avaient pas de costumes particuliers qui les différencieraient des Européens ; ils préféraient manger à table, et par conséquent étaient de vrais Caucasiens.

Pour la grande majorité de la population de l'île composée de femmes d'origine servile, la sexualité était un moyen de changer de statut social, en permettant par exemple à sa progéniture d'accéder à la catégorie des hommes libres. Les archives des Actes de naissance de Gorée révèlent que dans bien des cas, le nom de famille des enfants issus de femmes esclaves est censuré. Il est fort probable que cette pratique, presque systématique, est utilisée pour masquer la paternité européenne ou afro-européenne de ces enfants. Ceci laisse supposer des relations conflictuelles

entre les *signares* et leurs congénères esclaves d'une part, et entre les *signares* et leurs partenaires européens ou afro-européens d'autre part (Thiaw 2002).

Les *signares* ont joué un rôle important dans la socialisation de la population métisse, en favorisant la naissance d'une culture créole née de la rencontre entre la culture européenne et celle locale. Cependant, comme le montre Boilat (1984), les *signares* et les métis s'étaient assigné des identités différentes, ce qui laisse présupposer des tensions de genre. Ainsi, l'alliance entre les Européens et les Africaines visait exclusivement à reproduire une consanguinité et une identité mâle européenne qui n'étaient transmissibles qu'à travers la descendance patriarcale (voir Fêo Rodrigues 2003 pour un argument similaire dans les îles du Cap Vert).

Dans les commémorations actuelles, les *signares* sont décrites de manière très romancée. Cependant, elles n'étaient pas toujours perçues positivement, si l'on se fonde surtout sur certaines sources écrites. Elles étaient associées à des pratiques moralement indécentes. En outre, leur adoption de la religion chrétienne et leur identité étaient parfois remises en cause (Becker and Martin 1980 ; Thilmans et Moraes 1973). Une analyse critique des sources laisse apparaître que leurs rapports avec les Européens étaient loin de conduire à un « paradis sexuel » (Rodrigues 2003 ; Stoler 2002). Leurs relations étaient plutôt très complexes, faites de dilemmes, tendues également parce que se heurtant aux notions de race, de classe et de genre. Les *signares* et leurs descendants étaient des vecteurs de nouveautés culturelles inspirées par leur double appartenance aux cultures africaine et européenne. Cela a contribué à la subversion des notions et des catégories identitaires aussi bien coloniales qu'africaines (Stoler 2002).

Il faut aussi noter que la notion d'*habitant*, qui servait à désigner la population afro-européenne, n'était pas rigide dans le temps et tout au long de la période de contact. Elle a subi des changements en même temps que les concepts de race et d'identité. A partir de 1848, après l'abolition de l'esclavage, elle désignait l'ensemble de la population originaire de l'île. Cette période se caractérise par la faillite de l'économie servile domestique qui constituait la principale source de revenus de la population afro-européenne et libre. Ces changements s'accompagnent progressivement de l'émergence d'une nouvelle identité métisse qui se définit comme « ni Blanc, ni Noir », mais plutôt « café au lait » (Idowu 1968). A partir de 1872, tous les résidents de l'île, qu'ils fussent Blancs ou Noirs, s'étaient vu octroyer la citoyenneté française, ce qui inaugure une nouvelle ère dans l'histoire politique et sociale de Gorée.

Ce bref aperçu historique permet en partie de comprendre pourquoi les *signares* plutôt que les métis afro-européens occupent une place prépondérante dans les commémorations actuelles de l'esclavage à Gorée. Elles étaient les agents-clés de la transmission et de conservation des valeurs culturelles africaines dans cette communauté goréenne en cours de créolisation. Cependant, numériquement, les *signares* représentaient une faible portion d'une population largement servile et féminine qui demeurait marginalisée, reléguée au second rang dans la mémoire historique de l'île de Gorée.

Les commémorations de l'esclavage à Gorée mettent l'accent sur les *signares*, les esclaves de traite et les Européens. Elles étouffent, voire passent sous silence l'expérience des esclaves domestiques. Aussi, font-ils de ces derniers et de leurs descendants des gens sans histoire, qui n'ont pas droit de cité dans la mémoire collective (Klein 1989 ; Wolf 1982). Ainsi, les commémorations de l'esclavage sont profondément ancrées dans les rapports de force du présent.

Encore aujourd'hui, le terme esclave est en usage au Sénégal. Il est utilisé dans les commérages pour désigner des descendants d'esclaves de fait. Mais de plus en plus, il sert à caractériser tout comportement ou acte jugé comme indigne et déshonorable. Sociologiquement, l'esclave est comme celui ou celle dont les actes sont indignes, en porte-à-faux avec le sens de l'honneur. Ainsi, est-il considéré comme responsable de son sort et de ses malheurs qui sont comme une punition sociale.

Les narrations de la Maison des esclaves ignorent complètement ces considérations locales. Leur silence laisse en latence des questions essentielles, avec des implications profondes dans le présent. Est-il possible de nous réconcilier avec notre passé en taisant les aspects les plus pénibles et les plus honteux de notre histoire ? Ne devons-nous pas affronter notre passé tel qu'il est, avec ses peines et ses angoisses pour permettre un possible dépassement ?

Au cours des dernières décennies, ces discours ambigus et ces mémoires conflictuelles ont fait de Gorée un forum où la polémique sur l'impact et les conséquences de l'expérience atlantique fait rage. Puisque le discours historique se compose d'une mosaïque de silences et d'arrangements qui s'enracinent profondément dans les rapports de force du présent, la réconciliation des différentes positions apparaît comme un objectif quasi impossible (Stahl *et al.* 2004).

La culture matérielle offre des bases empiriques pour réexaminer ces constructions historiques. C'est dans ce cadre que nous avons initié, depuis février 2001, un programme de tests et fouilles archéologiques à Gorée pour valider ou invalider certaines hypothèses avancées par le discours historique et essayer de retracer l'expérience quotidienne de tous les groupes représentés dans l'île, y compris ceux marginalisés par les documents écrits.

Tout comme les sources documentaires, celles archéologiques ont leurs limites. Certains comportements humains ne laissent pas de traces matérielles et tous les produits matériels ne survivent pas dans les dépôts archéologiques. En plus, la culture matérielle ne « parle » pas comme on pourrait le supposer. C'est l'archéologue plutôt, avec une orientation idéologico-politique et une expérience qui lui sont propres, qui parle. Je reste cependant convaincu qu'il existe un passé vécu et connaissable, qui laisse des traces matérielles pouvant nous permettre d'interroger les mentions historiques, de dévoiler et d'interrompre les silences (Trouillot 1995). Une approche interdisciplinaire, qui confronte et croise les différentes sources disponibles (documentaires, orales et matérielles), offre ainsi plus de possibilités que l'enfermement dans nos frontières disciplinaires traditionnelles (Stahl 2001).

Culture matérielle et histoire

En 1445, le Major Capitaine Lançarote du poste d'Arguin et son équipage portugais larguent en face de la presqu'île du Cap Vert. Ils repèrent dans la petite île de Gorée, en face de Berzeguiche (Dakar), la présence de plusieurs guerriers africains qui les empêchaient de débarquer. Alors, Lançarote ordonne à un de ses officiers, le Capitaine Gomez Piriz, d'aller à leur rencontre, à bord d'un canoë, pour déposer sur la plage un gâteau, un miroir, et une feuille de papier sur laquelle ils avaient dessiné une croix. Après avoir accompli sa mission, le Capitaine Gomez réembarque aussitôt pour échapper au lynchage (Cariou 1966).

Cet acte à la fois historique, matériel et symbolique visait à montrer les bonnes dispositions des Portugais à nouer des relations d'amitié et de commerce. En réaction, les Africains détruisent le gâteau, brisent le miroir et déchirent la feuille de papier. Il s'ensuit un échange de coups de feu et de flèches empoisonnées, qui inaugurent le premier contact entre les Africains et les Européens. Plus tard, Gorée devient une forteresse et un asile paradisiaque pour les Européens sur les côtes atlantiques de la Sénégambie.

Cette première expédition ne mentionne aucune tentative de la part des Portugais de capturer ou d'échanger leurs produits contre des esclaves. L'accent est mis sur les bonnes intentions des Européens pour les échanges commerciaux, mais ceux-ci pouvaient bien inclure des esclaves. Selon Cariou (1966:4), Gorée était alors un refuge pour les populations côtières de la péninsule du Cap Vert en guerre contre les royaumes de l'arrière-pays. Parallèlement, l'île de la Madeleine, où les Portugais finirent par accoster et lui donner le nom de Palma, servait comme lieu de refuge pour les troupeaux. Gorée joua par la suite un rôle plus important que la Madeleine en raison de son excellent port qui permettait, entre autres, des services de ravitaillement et de maintenance pour les navires européens.

Le récit que les Portugais firent de ce contact est fort probablement édulcoré, mais le refus des Africains, qui occupaient l'île à cette époque, de commercer pourrait bien caractériser les premiers contacts. Un autre récit indique cependant qu'à leur arrivée sur l'île, les Portugais ne trouvèrent que des chèvres avec de longues oreilles (Zurara 1960). Dans ce dernier cas, l'absence de personnes sur l'île légitime l'occupation et la colonisation européennes. En tous les cas, les Portugais n'avaient pas une habitation permanente à Gorée, hormis une petite église où ils enterraient leurs compagnons morts sur les côtes de la Sénégambie (Mauny 1954). C'est aux Hollandais qu'on attribue historiquement les premiers établissements fortifiés sur l'île à partir de 1627/1628. La colonisation hollandaise se serait faite pacifiquement. Ce serait un pêcheur lébou de la péninsule du Cap Vert qui leur aurait vendu l'île pour une poignée de perles et des verroteries (Boilat 1984).

Entre le premier contact avec les Portugais et l'occupation hollandaise, il y a presque deux cents ans. Ce qui transparaît à travers ces récits, c'est l'appétit grandissant des Africains pour les produits européens de traite. Deux cents ans après les Portugais, les Africains développent des goûts insatiables pour les marchandises européennes

au point de céder l'île pour de la verroterie. Les récits postérieurs au XVIII^e siècle font état de populations africaines devenues par la force des choses des consommateurs très avisés et très sophistiqués (Metcalf 1987).

Le naturaliste français, Michel Adanson, qui a vécu dans l'île entre 1749 et 1753, décrit une population goréenne avide des produits de traite (Becker and Martin 1980). Les *signares* et leurs familles en particulier vont développer des goûts très raffinés pour les produits d'importations en raison de leur alliance avec les Européens avec qui elles cohabitaient et se mariaient. Aussi, parvenaient-elles à se ravitailler en pain de blé, en vin, en eau de vie, mais également en produits haut de gamme, aux frais de la Compagnie. Selon Adanson, même leurs esclaves avaient accès à la viande et au mil, contrairement aux Européens « ordinaires », sans surface financière. Avec la complicité de leurs partenaires européens, les signares et leurs familles pouvaient prétendre à des marchandises inaccessibles à beaucoup d'Européens. En plus des produits d'importation, à partir du XVIII^e siècle, les *signares* possédaient la plupart des maisons de l'île et logeaient les expatriés européens (Knight-Baylac 1970, 1977).

Les recherches archéologiques que nous avons effectuées dans l'île nous permettent d'évaluer l'intensité du commerce atlantique et son impact sur la vie quotidienne. De grandes quantités de produits de traite ont été collectées. Nous notons également que beaucoup d'autres produits périssables, qui n'ont pas laissé de traces dans les dépôts archéologiques, ont dû être débarqués et consommés dans l'île ou réexportés vers l'hinterland.

Les dépôts archéologiques indiquent cependant que la présence des produits d'importation était quantitativement négligeable dans l'île avant le XVIII^e siècle, qui coïncide avec un développement accru du commerce atlantique et une influence grandissante de la population afro-européenne sur les côtes sénégalaises (Brooks 2003 ; Mark 2002). Ils remettent donc en cause l'importance du trafic atlantique avant cette période. Les produits d'importation liés aux Portugais et aux Hollandais sont extrêmement rares dans les dépôts archéologiques et la plupart postérieurs au XVIII^e siècle, durant les occupations française et britannique.

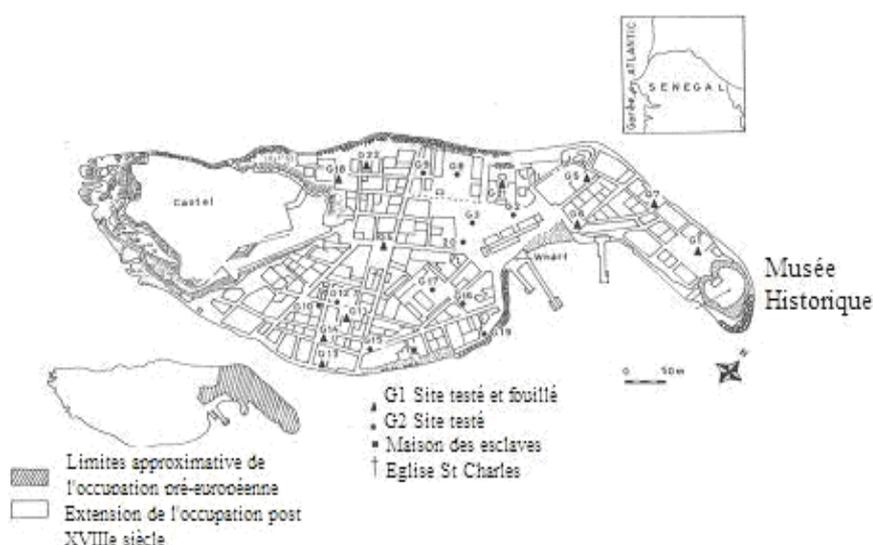
Parmi les produits d'importation, les travaux archéologiques ont relevé des briques, des tuiles, des clous, des objets en métal très variés, des débris de bouteilles de boissons alcoolisées (vin, liqueur, bière), des perles, des pierres à fusil, de la céramique, etc. Malgré l'importance des importations, le ravitaillement de Gorée en eau et en vivres était largement dépendant du continent (Brau 1928).

La densité de la culture matérielle est variable d'un site à un autre. Les dépôts sont plus importants dans la partie ouest de l'île. Certains sites fouillés dans la partie est ont livré cependant une quantité importante de produits de traite. Les processus de balayage et de nettoyage ont dû jouer un grand rôle dans la distribution de la culture matérielle. Avec l'imposition des gouvernements coloniaux, la gestion et l'utilisation de l'espace étaient strictement contrôlées, ce qui peut aussi expliquer en partie la distribution de la culture matérielle.

Archéologie et reconstruction historique

Depuis 2001, plus d'une dizaine de sondages archéologiques à dimensions variables, et des sondages test ont été effectués dans différents endroits de l'île de Gorée. Les fouilles ont mis en évidence deux assemblages distincts : un assemblage exempt de toutes traces de culture matérielle européenne et un autre où celle-ci abonde. Les fouilles et les tests ont permis de déterminer l'emplacement de la première occupation dans les dépôts profonds au nord-ouest de l'île. Quant aux dépôts contenant des produits de traite, ils se répandent un peu partout sur l'île à partir de la fin du XVIII^e siècle et au début du XVIII^e siècle (Figure 1).

Figure 1 : Sites prospectés et fouillés à Gorée depuis 2001



Gorée avant le contact atlantique

A un moment inconnu durant la fin du premier millénaire et le début du deuxième millénaire, un petit groupe de marins, probablement affilié culturellement aux populations de la péninsule du Cap Vert, a colonisé l'île de 17 ha qui fait face à l'actuel port de Dakar. Ils le dénommèrent Beer en comparaison au ventre de l'océan. Ils s'installèrent de manière permanente dans la partie nord-ouest où les débris émanant de leurs activités ont été identifiés.

Ces débris sont constitués principalement par des tessons de poterie, des restes de poisson, de coquillages et de faune. En raison de l'importance des restes de produits maritimes, on pourrait penser que les premiers occupants de l'île avaient des activités en grande partie orientées vers la mer ou, du moins, ils en tiraient l'essentiel de leur subsistance. Le début de l'occupation est daté entre 700 et 1000 AD. Mais jusqu'ici, les travaux archéologiques n'ont mis au jour aucune trace matérielle

de leurs équipements de navigation et de pêche. Cependant, on peut imaginer que leurs techniques étaient assez avancées pour leur permettre d'atteindre Gorée à partir du continent. Ceci est une indication que des pirogues, peut-être similaires à celles utilisées dans la pêche artisanale moderne au Sénégal, étaient déjà en usage à cette période ancienne.

Ils avaient domestiqué le bétail et les chèvres, mais chassaient également des ressources sauvages dont des rats et des oiseaux (Lien 2003). Nous ne savons pas s'ils confectionnaient leur propre poterie ou s'ils l'importaient du continent. Bien qu'aucune source significative d'argile n'ait été trouvée sur l'île, la poterie est dominante dans les restes culturels fouillés. Si la poterie était réalisée à Gorée, l'argile serait importée probablement du continent.

En général, la poterie était bien décorée, généralement avec une roulette de ficelle appliquée de la lèvre à la base du vase. Elle servait à la cuisson et au stockage, mais aussi aux activités cultuelles. Un certain nombre de petits vases, contenant des poteries en miniature, étaient probablement fabriqués à cette fin. D'autres pots en miniature étaient placés dans de grandes coquilles de cymbium. Selon Mauny (1946) et Monod (1944), ces structures auraient été introduites dans la région par des soldats dahoméens pendant la période coloniale. Cependant, à Gorée et à la Madeleine, elles sont associées à des contextes antérieurs aux contacts avec les Européens.

En plus des formes et des motifs de la poterie identiques à ceux du même âge dans la région intérieure adjacente, ces petits pots énigmatiques sont bien connus dans la péninsule du Cap Vert et pourraient être d'importants signes identitaires. Cet assemblage a été attribué à des populations porteuses d'une économie maritime, qui se sont installées dans la presqu'île du Cap Vert aux alentours du premier millénaire de notre ère (Corbeil *et al.* 1948).

Les premiers contacts

Jusqu'au XV^e siècle, très peu de changements sont notés, si l'on se fonde sur les restes culturels fouillés. Il ne semble pas y avoir une croissance démographique notable puisque l'occupation reste confinée dans la partie nord-ouest de l'île. Il est communément admis que ce sont les marins portugais qui sont les premiers Européens à atteindre la péninsule du Cap Vert et à repérer Gorée vers 1445. Certaines sources portugaises indiquent que l'île était inhabitée lorsqu'ils y débarquèrent au milieu du XV^e siècle. Ils n'y ont trouvé que des chèvres errantes avec de longues oreilles (Zurara 1960).

Les travaux archéologiques, quant à eux, démontrent sans ambiguïté une occupation de l'île par des populations africaines entre la fin du premier millénaire et le début du deuxième millénaire de notre ère. Ainsi, comment se fait-il que les Portugais n'aient vu que des chèvres, mais pas les populations africaines annoncées par les travaux archéologiques ? Qu'est-il arrivé aux premiers occupants africains dont les débris des activités culturelles sont sans équivoque identifiés dans les dépôts archéologiques ?

Sur l'un des sites fouillés, G6, les couches archéologiques entre l'occupation africaine antérieure au XV^e siècle et celles postérieures, avec des preuves de contacts

avec les Européens, sont caractérisées par d'importants nids de termites qui suggèrent l'abandon du site parfois aux alentours du XVe siècle. Alors la question est de savoir quand et pourquoi les premiers colons africains ont abandonné l'île.

Dans les cultures côtières du Sénégal, l'océan est un monde mystérieux où nul ne peut s'aventurer sans au préalable effectuer les incantations, prières et sacrifices appropriés. Au vu de l'importance des produits maritimes dans les débris domestiques, il est permis de penser que les premiers occupants de Gorée menaient des activités de subsistance orientées pour une large part vers la mer. En étudiant la poterie de la presqu'île du Cap Vert, sur la terre ferme adjacente à l'île de Gorée, Corbeil *et al.* (1948) l'associent à l'arrivée des groupes orientés vers l'économie maritime et qui ont partout établi sur le littoral sénégalais des sites d'amas coquillers. Quoi qu'il en soit, les pots en miniatures trouvés à Dakar, Ngor, Yoff, Bargny, Wakam, Rufisque, mais aussi à Gorée et à l'île de la Madeleine sont attribués à la culture de la presqu'île du Cap Vert.

L'arrivée de nouveaux marins, en provenance des profondeurs de l'océan ou d'horizons inconnus, incarnant peut-être des esprits plus puissants, pourrait contribuer à chasser les premiers occupants hors de l'île. Nous ne savons pas combien de temps il a fallu aux Portugais pour repérer et visiter l'île. Il est probable que les premiers Goréens les aient vus et aient évacué le site avant même qu'ils n'y mettent les pieds. Le fait que les Portugais ont utilisé Gorée comme cimetière renforce l'idée que le site était hanté par des esprits venant des profondeurs de l'océan. Cette idée semble avoir prévalu jusqu'à l'occupation de Gorée par les Néerlandais en 1627/1628.

Selon les sources écrites, les Hollandais auraient acheté l'île à un pêcheur indigène contre des verroteries et une poignée de clous (Boilat 1984). Ils y construisirent deux forts : Fort Nassau dans la partie du nord-ouest de l'île et le Castel juché sur la colline qui borde l'île au sud. Ils donnèrent à l'île son nom actuel, Goeree, qui veut dire « un bon port », et l'occupèrent jusqu'en 1677 avant d'être chassés par les Français. D'un point de vue archéologique, l'occupation hollandaise pose deux questions historiques importantes. Premièrement : pourquoi fort Nassau avait-il été installé à l'endroit jadis occupé par les populations africaines ? Deuxièmement : pourquoi y a-t-il peu de preuves matérielles sur la présence hollandaise, malgré les nombreux sondages et tests effectués à l'emplacement du Fort Nassau ?

Même s'il est difficile d'écarter les problèmes d'échantillonnage, l'emplacement de Fort Nassau était déjà défriché par les premiers occupants africains de l'île, ce qui peut expliquer en partie le choix des Néerlandais de s'y établir. En outre, comme l'île était abandonnée par ses premiers occupants africains avant l'arrivée des Hollandais, la plupart des transactions marchandes se déroulaient probablement sur la terre ferme, qui renfermerait une grande partie des résidus de produits de traite liés aux Néerlandais.

Nous savons aussi qu'à l'exception des poissons et d'autres ressources maritimes, Gorée apparaît comme une île stérile dépendant du continent pour l'approvisionnement en eau et en vivres des Néerlandais et des autres Européens au cours des siècles suivants. Nous pouvons risquer l'hypothèse que les premiers colons hol-

landais vivaient en partie comme des Africains parce que leur culture matérielle ne semble pas différer fondamentalement des débris de l'occupation africaine pré-européenne.

La formation d'une île transnationale

Une présence européenne plus significative commence à apparaître dans l'assemblage à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle, une période au cours de laquelle Gorée était sous domination française. À partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'île était occupée par les Français, mais avec des intermèdes de domination britannique en 1758-1763 ; 1779-1783 ; et 1804-1817. Même si les occupations britanniques étaient courtes, elles ont laissé, ainsi que la présence française, un profond impact dans le paysage et la culture matérielle.

Tout au long des XVIII^e et XIX^e siècles, les marchandises venant d'Europe et comprenant des céramiques, des clous, divers objets façonnés en métal, des matériaux de construction, des perles, des pierres à fusil, des balles de plomb, des bouteilles de vin, de la bière, des liqueurs, des parfums, des pipes à tabac, etc. augmentent considérablement dans l'inventaire des objets trouvés dans l'île. Cette période est caractérisée par un goût marqué pour les importations européennes dont la variété et la distribution suggèrent un grand accès et peut-être même un embarras du choix pour les consommateurs.

La consommation de la poterie manufacturée localement qui a prédominé dans les contextes antérieurs au XV^e siècle a continué, mais a connu une baisse de plus de 50 pour cent au moment où la céramique d'origine européenne se répandait. Pourtant, l'intérieur de la Sénégambie continuait à ravitailler la population multinationale et multiraciale de Gorée en eau et en produits alimentaires. La culture matérielle mise au jour par les fouilles archéologiques suggère un large accès des populations de l'île, à partir du milieu du XVIII^e siècle, aux marchandises en provenance d'Europe. Parallèlement, l'analyse des cartes historiques et le mode d'occupation de l'espace fournissent des informations sur les contacts et les interactions culturelles.

Occupation de l'espace, culture matérielle et identité

L'emprise des Européens sur l'île de Gorée et leur implication dans la vie des Africains s'accélérent à partir du XVIII^e siècle. En plus des produits de traite, les Européens introduisirent de nouvelles formes architecturales, de nouvelles technologies, de nouvelles plantes et de nouveaux animaux. Ils s'impliquèrent dans la gestion et l'occupation de l'espace pour sécuriser l'île et développer le commerce (Becker 1980 ; Demanet 1767:102 ; Hinchman 2000 ; Knight-Baylac 1970, 1977 ; Lamiral 1791:45/46 ; Searing 1993).

Les plans établis au début de XVIII^e siècle montrent une occupation discriminatoire de l'espace insulaire sur une base raciale. Gorée est ainsi subdivisée en quartiers ou villages distincts. C'est ainsi qu'on note un quartier dit Bambara pour les esclaves, un quartier pour les Gourmettes, qui étaient des Africains christianisés, et un autre pour les *habitants*, qui étaient des Afro-Européens, mais incluaient peut-être

aussi des Africains libres. Les Européens, qui étaient pour la plupart des employés de la Compagnie, habitaient dans les forts. Il est aujourd'hui connu que le groupe des esclaves Bambara n'était pas exclusivement composé d'individus appartenant à cette ethnie (Bazin 1989 ; Bathily 1989). En revanche, il est fort probable que le quartier Bambara a été habité par des esclaves domestiques appartenant soit aux Afro-Européens, soit aux Africains libres. Quant aux esclaves de traite en transit, ils étaient confinés dans les captivités, et leurs mouvements étaient limités (Benoist 1997 ; Thilmans 1997).

Les recensements démographiques de la traite des esclaves sont très controversés, et à juste titre puisque les données sont fragmentaires et dispersées. En revanche, les recensements de la population goréenne à des périodes différentes de la traite des esclaves peuvent fournir des informations intéressantes sur la composition de la population et l'occupation de l'espace en fonction des statuts et rapports sociaux. A Gorée, on dispose de recensements faits maison par maison avec des informations fort utiles sur la vie quotidienne. Ils étaient probablement commandités par les autorités coloniales à des fins administratives.

Au XVIII^e siècle, la cartographie coloniale inscrit chacune des principales identités de l'île dans un espace bien délimité. Ainsi, on pourrait se demander s'il y a des corrélations possibles entre les identités et la distribution de la culture matérielle. Une telle relation, si elle existait, pourrait permettre de comprendre les caractéristiques de chaque identité sur la base de son accès ou pas à certaines cultures matérielles. Elle pourrait aussi nous informer sur les interactions entre les différentes identités et sur la trajectoire historique des rapports sociaux, économiques et politiques.

La prospection et les fouilles archéologiques à Gorée étaient guidées en partie par les informations des cartes historiques. Ainsi, au cours de nos travaux, nous avons ciblé des endroits avec des informations sur l'identité des occupants, comme le quartier Bambara des esclaves, le fort Nassau, la maison d'Anne Pépin, l'hôpital militaire, la maison du Gouverneur hollandais, etc.

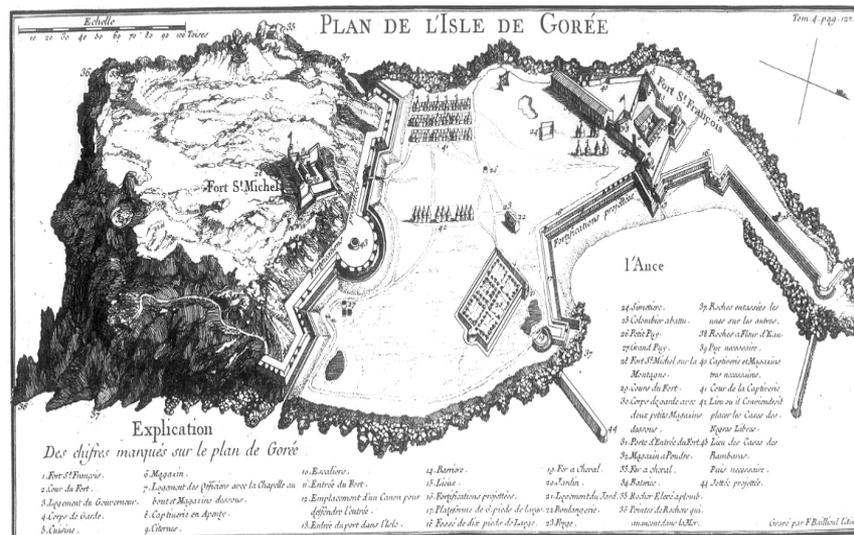
Cependant, une lecture minutieuse des plans, des cartes et des documents historiques montre des changements dans la propriété foncière, les stratégies de contrôle et de sécurité des différentes puissances coloniales avec une rapidité que nous pouvons difficilement appréhender à partir de dépôts archéologiques. En outre, certains plans ressemblent plus à des projections qu'à des relevés de terrain. D'autres donnent l'aspect d'un mélange entre les relevés de terrain et des propositions de changements. La légende de la carte établie par Aine en 1725 par exemple mentionne « un endroit où il conviendrait de placer les cases des nègres libres ». Les cases sont représentées à l'endroit indiqué. Il n'est pas certain qu'elles aient été réellement construites (Figure 2).

L'autre problème est que l'échelle du temps archéologique est beaucoup moins précise que les informations historiques datées à l'année près. Ainsi, seules les grandes tendances de ces changements sont perceptibles dans la culture matérielle. Parmi les transformations assez visibles dans la culture matérielle, nous notons la distinction entre les périodes d'occupation pré- et post-XVIII^e siècle. La popularité des

produits de traite à partir de cette dernière période s'accompagne du développement de l'architecture en dur d'influence européenne. Ces transformations vont affecter les différents quartiers de l'île de manière presque concomitante à l'échelle du temps archéologique.

L'analyse des cartes historiques rend compte de ces changements. A partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, il y a très peu de signes de ségrégation raciale ou identitaire dans l'occupation de l'espace. Ce changement est lié à la croissance démographique de la population, largement dominée par les esclaves domestiques et les femmes, et à une urbanisation rapide de l'île (Becker et Martin 1980). Il est aussi le produit des tensions et des processus de négociation entre les différentes identités. L'émergence d'une population mixte par exemple a contribué à subvertir les subdivisions identitaires initialement imposées à partir des forts européens (Thiaw 2006).

Figure 2 : Plan de Gorée au début du XVIIIe siècle (B. L'Aine 1725)



A partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, se produit une démilitarisation de l'occupation et beaucoup d'Européens se retrouvent dans des quartiers initialement habités par des Afro-Européens et des Africains (Knight-Baylac 1970, 1977). La compétition entre puissances européennes pour le contrôle de l'île va s'accompagner de stratégies sécuritaires qui vont déteindre sur l'habitat et la gestion de l'espace. Plusieurs plans de Gorée sont réalisés à cette époque et la plupart se préoccupaient de la nature et de la position des fortifications. Ainsi, les Anglais vont autoriser la construction de maisons privées en dur le long de la côte initialement contrôlée par les Européens pour remplacer les fossés et les remparts (Delcourt J.1982:56-58).

Le plan d'Armeny de Paradis suggère qu'un quartier africain, situé au pied du Castel, a subsisté dans l'île jusque vers la fin du XVIII^e siècle (Knight-Baylac 1970, 1977). D'une manière générale cependant, les plans de la deuxième moitié du XVIII^e siècle indiquent une réduction, voire un effacement des limites entre les anciens quartiers. Ces changements indiquent un rapprochement entre les différentes identités. Mais cela n'élimine pas les frontières sociales (notamment celles définies par la condition servile) qui restent intégrales jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

Cependant, la réduction des distances physiques s'accompagne d'un rétrécissement des frontières sociales, d'un métissage biologique et d'une interaction culturelle plus soutenue (Thiaw 2008). Les conséquences de ces transformations peuvent être appréhendées à travers l'analyse de la gestion sociale et politique de l'espace urbain et domestique en rapport avec l'institution de l'esclavage. Gorée était à la fois un espace de commerce, de services et de transit où les Européens cohabitaient avec une population africaine composée d'hommes libres et d'esclaves. Ce statut va donner lieu à deux modes de servitude : un esclavage local pour le service domestique et un autre pour la traite atlantique.

Les esclaves de traite étaient assimilés à du bétail alors que les esclaves domestiques ou de case étaient considérés comme des membres à part entière de la famille, quoiqu'étant de statut inférieur (Klein 1989). Les premiers étaient généralement confinés dans les forts européens alors que les seconds étaient logés dans les différentes concessions. Ces esclaves de case constituaient une main d'œuvre spécialisée, comprenant des maçons, des menuisiers, des soldats, des domestiques, etc. Par leurs activités et leur liberté de mouvement, ils avaient une grande visibilité dans la vie quotidienne (Thiaw 2007). Ils étaient des acteurs très actifs dans la production de la richesse des élites, de l'architecture et du paysage insulaire (Hinchman 2006:182).

L'analyse de l'occupation de l'espace montre qu'à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, maîtres et esclaves de case vivaient côte à côte et peut-être mangeaient dans le même récipient (Klein 1998). Bien que possédant des esclaves de cases, certains Goréens, notamment des *signares*, étaient dégoûtés par l'esclavage de traite, du moins vers la fin de la première moitié du XIX^e siècle, si l'on en croit l'Abbé Boilat (1984:34-35).

Les fouilles archéologiques ont mis en évidence des planchers d'argile à côté de fondations de maisons en dur. Ces structures semblent suggérer la persistance d'une architecture en banco ou en paille dans les concessions goréennes. Quoiqu'elles aient pu avoir d'autres fonctions comme celle de cuisine ou d'atelier par exemple, il n'est pas à exclure aussi qu'elles étaient habitées par des esclaves de case. Si cette interprétation s'avérait correcte, on pourrait avancer que beaucoup d'esclaves de case, bien que proches de leurs maîtres, menaient une existence assez précaire. Ils étaient certes des privilégiés, comparés aux esclaves de traite, mais n'étaient certainement pas gâtés.

Il n'est pas exclu que certains Afro-Européens ou Africains libres soient impliqués dans l'esclavage de traite. Mais il était fort probable que cette activité était dominée par les Européens. Le démantèlement des principaux forts européens et leurs captivités, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, a contribué à

recentrer les efforts de commémoration dans des maisons privées comme la Maison des esclaves. D'après les documents historiques, les forts ont été rasés pour des raisons sécuritaires. Nous pouvons nous demander si cela n'obéissait pas également à la volonté ou au désir de passer sous silence la traite européenne. Sinon, pourquoi le gouvernement colonial n'a pas songé à la restauration des ruines, comme il l'a fait avec d'autres bâtiments comme la Maison des esclaves, qui semble appropriée pour la commémoration de l'esclavage domestique plutôt que de l'esclavage de traite (Thiaw 2007).

Les cartes du début du XVIII^e siècle indiquent un mode d'occupation de l'espace réparti entre les Européens, les Afro-Européens, les Africains libres et les esclaves. Cependant, dès le milieu de ce siècle, les formes de discrimination sociale connaissent un recul débouchant sur la réduction de la distance physique entre les insulaires. Cela permet l'apparition d'une nouvelle identité, ni noire, ni blanche, mais transnationale. Cependant, cela ne veut pas dire qu'il n'y avait pas de tensions entre les races et les différentes classes sociales. Mais il y avait assez de mobilité et de fluidité pour permettre aux couches sociales inférieures, notamment les esclaves, de gravir des échelons de la pyramide sociale.

Conclusion

L'examen des discours historiques et mémoriels sénégalais nous a permis de mieux comprendre le rôle des relations de pouvoir dans la production du savoir historique. L'histoire de la Maison des esclaves, du restaurant Anne Sabran, et du Castel de la citadelle hollandaise perchée sur la colline de la chaloupe et du génie protecteur est le produit de procédures complexes de négociation de l'histoire dans le présent.

Cette négociation du global et du local dans le présent est à l'origine d'une histoire qui accommode deux pôles en apparence contradictoires, mais de fait liés aux plans économique, politique et stratégique, tout au long des contacts globaux du commerce atlantique, entre les Européens d'une part et les élites africaines d'autre part. Il y a au niveau de chaque pôle un appétit insatiable pour le commerce et l'accumulation de richesses (Thomas 1991 ; Brooks 1993). De par leurs attitudes et aptitudes, ces pôles ont pris en tenaille un troisième pôle invisible et silencieux, qui regroupe les individus marginalisés, notamment les esclaves de cases, les femmes et leurs descendants.

Les silences ou les oublis du discours historique font de ceux-ci de véritables « *people without history* » (Wolf 1982). Dans une société où le statut est en théorie une marque indélébile, ces « sans-voix », sans honneur, ni noblesse, apparaissent comme des laissés pour compte dans le discours historique sous le seul prétexte que l'esclavage fut plus tolérant et plus humain en Afrique que dans le « Nouveau Monde ». Ainsi, la tendance trop globalisante plutôt que locale du discours historique a failli en ne prenant pas en compte les véritables victimes locales du système atlantique. La primauté accordée aux sources écrites et orales au détriment de celles archéologiques a en partie contribué à cette situation.

Des événements dramatiques ont eu lieu à Gorée ou ont commencé à s'y développer avant de se répercuter à l'échelle mondiale. Nous pouvons seulement imaginer la crainte et le désespoir des premiers occupants de l'île au cours de leur rencontre initiale avec des individus aux longs cheveux et avec un visage blanc. Ils abandonnèrent leurs domiciles et leurs affaires, qui étaient pourtant des investissements à vie, prévus pour plusieurs générations.

L'arrivée et l'installation des Européens, à partir du XVe siècle, étaient sans nul doute un événement dramatique. Beaucoup d'Africains étaient capturés à l'intérieur du continent, souvent par les élites africaines et autres chasseurs d'esclaves. Parmi les captifs, certains restèrent dans l'île en tant qu'esclaves domestiques tandis que d'autres étaient déportés vers le Nouveau Monde. Tous avaient éprouvé, à un certain degré, le traumatisme de la servitude, de l'exil, de la misère, de la surexploitation, sans compter les risques élevés de mortalité.

D'autres parvinrent à négocier leur liberté et à se bâtir une fortune dans le système concurrentiel érigé par leurs anciens maîtres. Au cours de son existence, un individu pouvait changer de statut et d'identité plusieurs fois. Le témoignage matériel de ces processus montre des changements culturels rapides et l'apparition d'une communauté qui était racialement et culturellement ni africaine, ni européenne, mais multiculturelle, multiraciale et transnationale.

Au cours des cinq derniers siècles, Gorée apparaissait comme un laboratoire d'expérimentation de nouvelles normes culturelles. De nouveaux goûts, de nouveaux styles de vie et un nouveau système de croyances se développent au terme d'intenses négociations. En ce monde marqué par des tensions identitaires, de classes et de rapports de force de toute sorte, nos mémoires sur Gorée ne devraient jamais perdre de vue les expériences acquises au cours de ce processus.

Références bibliographiques

ANS : Archives Nationales du Sénégal.

Bathily, A., 1989, *Les Portes De l'Or. Le Royaume de Galam (Sénégal) de l'ère des musulmanes au temps des négriers (VIII-XVIII^e siècles)*, Paris, l'Harmattan.

Bazin, J., 1989, « A chacun son Bambara », in J.L., Amselle, E. M'Bokolo, éd., *Au Coeur de l'Ethnie: Ethnie, tribalisme et Etat en Afrique*, Paris, *La Découverte*, pp. 87-127.

Becker, C., et Martin, V., 1980, « Mémoire d'Adanson sur le Sénégal et l'île de Gorée », *BIFAN*, Série B, T. 42, n° 4, pp. 722-779.

Benoist, J.R., 1997, « Typologie et fonctions des captivités goréennes », in Samb, D., (éd.) *Gorée et l'esclavage, Actes du Séminaire sur Gorée dans la traite atlantique : mythes et réalités. Initiations et Etudes Africaines*, n° 8. IFAN-C.A.D., Dakar, pp. 121-135.

Boilat, D., 1984, *Esquisses Sénégalaises*. Paris, Karthala.

Brau, P. 1928, « L'île sortilège », *BCEHSAOF*, T XI, pp. 553-606.

Brooks, G., 2003, *Eurafricans in Western Africa : Commerce, Social Status, Gender and Religious Observance from the Sixteenth to the Eighteenth Century*, Athens, Ohio University Press.

- Brooks, G. E., 1993, *Landlords and Strangers. Ecology, Society and, Trade in Western Africa, 1000-1630*, Boulder, Westview Press.
- Brooks, G., 1976, 'The Signares of Saint Louis and Gorée : Women Entrepreneurs in Eighteenth-Century Senegal', in N. J., Hafkin, et E. G., Bay, éd., *Women in Africa*, Stanford, Stanford University Press, pp. 19-44.
- Cariou, P., 1966, *Promenade à Gorée*, manuscrit inédit.
- Cohen, D.W., et Odhiambo, E.S.A., 1989, Siaya, *The Historical Anthropology of an African Landscape*, Athens, Ohio University Press.
- Corbeil, R., et al., 1948, « Préhistoire et Protohistoire de la presqu'île du Cap Vert et de l'extrême ouest sénégalais », *BIFAN*, tome X, pp. 378-460.
- Curtin, Ph., 1975, *Economic Change in Precolonial Africa. Senegambia in the Era of the Slave Trade*, Madison, The University of Wisconsin Press.
- Curtin, Ph., 1969, *The atlantic slave trade : A census*, Madison, The University of Wisconsin Press.
- Delcourt, A., 1952, *La France et les établissements français au Sénégal entre 1713 et 1763*, Dakar, Mémoires de l'IFAN, N° 17.
- Delcourt, J., 1982, *La turbulente histoire de Gorée*, Dakar, ClairAfrique.
- Demaret, A., 1767, *Nouvelle Histoire de l'Afrique Française*, 2 vols, Paris, Lacombe.
- Descamps, C., 1982, *Notes sur l'archéologie et l'histoire des îles de la Madeleine. Recherches scientifiques dans les parcs nationaux du Sénégal*, Dakar, Mémoires de l'IFAN, 92, pp. 51-66.
- Diouf, M., 1997, « Assimilation et identités religieuses de la civilité des originaires des Quatre Communes du Sénégal », in C., Becker et al., eds., *AOF : Réalités héritages. Sociétés ouest-africaines et ordre colonial, 1895-1960*, Dakar, Direction des Archives du Sénégal, pp. 837-850.
- Foucault, M., 1980, *Power/Knowledge : Selected Interviews and Other Writings*, Brighton-Sussex, Harvester Press.
- Gaffiot, R., 1933, *Gorée : Capitale Déchue*, Paris, L. Fournier, Coll. de l'Ancre.
- Golbéry, S.M.X., 1802, *Fragments d'un voyage fait en Afrique pendant les années 1785, 1786, 1787*, 2 vols, Paris, Wurtz.
- Hall, M., 1999, 'Subaltern voices ? Finding the spaces between things and words', in P. P. A. Funari, et al., ed., *Historical Archaeology Back from the edge*, London et New York, Routledge, pp. 193-203.
- Hall, M., 1992, 'Small things and the mobile, conflictual fusion of power, fear, and desire', in A.E.Yentsch, et Beaudry, M.C., *The Art and Mystery of Historical Archaeology, Essays in honor of James Deetz*, Boca Raton, Ann Arbor, London, Tokyo, CRC Press, pp. 373-99.
- Hinchman, M., 2006, 'House and Household on Goree, Senegal', 1758-1837, *JSAH*, 65 (2), pp. 66-187.
- Hinchman, M., 2000, *African Rococo : House and portrait in eighteenth-century Senegal*, Ph.d. Dissertation, 2 vols, Chicago, Department of art history, the University of Chicago.
- Idowu, O., 1968, 'Assimilation in 19th century Senegal', *BIFAN*, série B, T 30 (4), pp. 1422-1447.
- Klein, M., 1998, *Slavery and colonial rule in French West Africa*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Klein, M.A., 1989, 'Studying the history of those who would rather forget : oral history and the experience of slavery', *History in Africa* 16, pp. 209-217.

- Knight-Baylac, M.H., 1977, « Gorée au XVIII^e siècle : l'appropriation du sol », *Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer*, t. LXIV, N^o 234, pp. 33-59.
- Knight-Baylac, M.H., 1970, « La vie à Gorée de 1677 à 1789 », *Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer*, t. LVII, N^o 209, pp. 377-420.
- Lamiral, M., 1791, *Mémoire sur le Sénégal*, Paris, Imp. du Postillon.
- Lien, V., 2003, *Het Slaveneiland, Gorée: een archeozoölogische studie van material uit de pre-en post-18^e eeuw*. Verhandeling ingediend tot het behalen van de graad van licentiaat in de Biologie. Katholieke Universiteit te Leuven : Faculteit Wetenschappen, Departement Biologie.
- Mark, P., 2002, *“Portuguese” Style and Luso-African Identity. Precolonial Senegambia, Sixteenth-Nineteenth Centuries*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press.
- Mauny, R., 1946, « Du nouveau sur les poteries minuscules du Cap Vert », *Notes Africaines*, 32, pp. 16-18.
- Metcalf, G., 1987, 'A microcosm of why Africans sold slaves: Akan consumption patterns in the 1770s', *Journal of African History*, 28, pp. 377-394.
- Monod, Th., 1944, « Petites poteries jumelles de Ouakam », *Notes Africaines*, 22 : 10.
- Nora, P., 1984, *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard.
- Rodrigues, I. P.B.F, 2003, 'Islands of sexuality : Theories and histories of creolization in Cape Verde', *International Journal of African Historical Studies*, Vol. 36 (1), pp. 83-103.
- Roux, E., 1996, « Le Mythe de la Maison des esclaves résiste à la réalité », *Le Monde*, 27 Décembre.
- Samb, D., 1997, éd., « Gorée et l'esclavage », Actes du Séminaire sur *Gorée dans la traite Atlantique : mythes et réalités* (Gorée, 7-8 avril 1997), Dakar, Initiations et Etudes Africaines N^o 8.
- Searing, J.F., 1993, *West african slavery and Atlantic commerce. The Senegal River valley, 1700-1860*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Seck, A., 1970, *Dakar : Métropole ouest-africaine*, Dakar, Mémoire de l'IFAN, No 85.
- Stahl, A. B., 2001, *Making history in Banda. Anthropological visions of Africa's Past*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Stahl, A. *et al.*, 2004, 'Writing for many : Interdisciplinary communication, constructionism, and the practices of writing', *Historical Archaeology*, 38 (2), pp. 83-102.
- Stoler, A.L., 2002, *Carnal knowledge and imperial power : race and the intimate colonial rule*, Berkeley, Los Angeles et London, University of California Press.
- Thiaw, I., 2008, 'Every house has a story : the archaeology of Goree Island, Senegal', Presented at the Sephis south-south workshop on the trans-atlantic construction of the notions of "race", 'black culture, blackness and antiracism', in L. Sansone *et al.* ed. *Africa, Brazil and the construction of Trans-Atlantic black identities* : Africa World Press.
- Thiaw, I., 2007, 'Slaves without shackles : an archaeology of everyday life on Goree island', Workshop on *Archaeological and Historical Dimensions of Slavery in East and West Africa in Comparative Perspective*, London, BIEA and UCL, March 24-26, 2007.
- Thiaw, I., 2006, 'The archaeology of the memories of the Atlantic Slave trade on Goree island, Senegal', Workshop on *African and african diasporic knowledges*, University of Cape Town, October 23-25, 2006.
- Thiaw, I., 2003, 'The Goree Archaeological Project (GAP) : Preliminary results', *Nyame Akuma* 60, pp. 27-35.

- Thiaw, I., 1999, *An archaeological investigation of long-term change in the Lower Falemme (Upper Senegal region) A.D. 500-1900*, Ph.d. Dissertation, Houston, Department of Anthropology, Rice University.
- Thilmans, G., 1997, « Puits et captivités à Gorée aux XVII^e et XVIII^e siècles », in Samb D. éd. *Gorée et l'esclavage. Actes du Séminaire sur Gorée dans la traite Atlantique : mythes et réalités*, IFAN-Dakar, *Initiations et Etudes Africaines* N° 8, pp. 108-125.
- Thilmans, G., et Moraes, N.I., 1973, « La "Gouvernante" de Rufisque (1664-1697) », *Notes Africaines*, 138, pp. 36-39.
- Thomas, H., 1991, *Entangled Objects. Exchange, material culture, and colonialism in the Pacific*, Cambridge, Massachusetts, London, Harvard University Press.
- Toupet, C., 1957, « Gorée, jadis et aujourd'hui », *Notes Africaines*, N° 75, pp. 85-92.
- Trouillot, M.R., 1995, *Silencing the past. Power and the production of history*, Boston, Beacon Press.
- Wolf, E., 1982, *Europe and the people without history*, Berkeley, University of California Press.
- Wylie, A., 1995, 'Alternative Histories. Epistemic Disunity and Political Integrity', in P. Schmidt et T.C. Patterson, *Making Alternatives Histories. The Practice of Archaeology and History in Non-Western Settings*, Sante Fe, School of American Research Press, pp. 255-273.
- Zurara, D. E., 1960, *Chronique de Guinée*, Dakar, *Mémoire de l'IFAN*, N° 60.